Bulletin météorologique.

Washington, 19 juillet— Indications pour la Louisiane—Temps beau ; vents du sud.

L'AFFAIRE BEZOU.

Nous assistons, en ce moment, à un assez étrange spectacle. Un homme fort honorable, un juge, un recorder qui doit sa situation à l'estime publique, dont il a toujours joui, se voit traîné devant un tribunal extraordinaire, une sorte de haute cour, dont la compétence n'est pas très clairement définie. Est-ce donc un prévaricateur ? A-t-il, par une indigne conduite, déshonoré le corps judiciaire ? Non, tout le monde rend un éclatant hommage à sa droiture, à son intégrité.

On prétend qu'il n'est pas assez sévère peut-être, et surtout qu'il n'est plus jeune, qu'il n'a pas pris sa retraite à temps, pour faire place, sans doute à la génération nouvelle qui veut avoir son tour.

Ce sont là, croyons-nous, les griefs les plus graves que l'on ait à lui reprocher.

L'affaire se poursuit actuellement, à travers des témoignages qui sont passablement contradictoires.

Nous ne savons quelle sera la sentence du tribunal ; mais nous avons bonne envie de croire que ceux qui ont engagé ce procès, sont très embarrassés de la tournure qu'il prend et qu'ils seraient fort aises de sortir des embarras où ils se sont fourrés eux-mêmes.

Après la prise de Santiago.

Maintenant que la première période d'activité fiévreuse et de luttes sanglantes est passée; que Santiago s'est rendue en même temps que les places qui l'entouraient; que l'armée américaine a, entre les mains, nous ne savons combien de milliers de prisonniers, d'armes, de munitions de toute sorte et de canons de tout calibre, l'heure de la réflexion a sonné, et l'on cherche à se rendre compte de la situation.

On se demande avec une certaine anxiété ce que l'on va faire de tous ces malheureux qu'il faut interner, de tout ce matériel, en partie hors d'usage, dont on ne sait que faire.

Ces prisonniers, ils sont plus ou moins infectés de la fièvre jaune et ils vont devenir un danger pour l'armée victorieuse. Telles sont les préoccupations qui perçaient, hier, dans une partie des dépêches que nous recevions. C'est là, sans aucun doute, un problème que l'on va se hâter de résoudre à Washington. Il en est grand temps.

Quant au premier départ de l'expédition qui a pour but Porto-Rico, il est effectué, à l'heure qu'il est.

Le général Miles, d'après les ordres qu'il a reçus de la capitale, n'a même pas attendu l'armée de 25,000 hommes qui doit opérer la descente dans l'île; il compte, probablement, et avec raison, trouver peu de résistance devant San Juan.

Une nouvelle étrange nous est aussi arrivée, hier. Le Pelayo, le navire qui porte le pavillon de l'amiral Camara, le meilleur cuirassé de la flotte espagnole, serait gravement endommagé par accident. Ne semble-t-il pas que tous les malheurs doivent fondre à la fois sur cette pauvre Espagne ?

LA CATASTROPHE —DE LA— BOURGOGNE.

L'émotion causée à Paris par la douloureuse catastrophe de la «Bourgogne» a eu sa répercussion partout, et de partout sont venus des témoignages de douleur et de sympathie.

A la Chambre.

M. Paul Deschanel a adressé, le 7 juillet, à l'ouverture de la séance de la Chambre, un hommage ému aux victimes et à leurs familles en deuil. Le gouvernement s'y est associé.

Voici le texte des éloquentes paroles de M. Paul Deschanel:

M. le président—Mes chers collègues, je crois répondre aux sentiments de la Chambre en exprimant l'émotion douloureuse que nous avons tous ressentie à la nouvelle du naufrage de la «Bourgogne» en adressant aux familles françaises et étrangères si cruellement éprouvées, l'expression de nos profondes sympathies, et aux officiers français qui, en cette circonstance comme dans toutes les autres, ont fait si noblement leur devoir, le témoignage de notre admiration.

M. Henri Brisson, président du conseil—Par respect pour la Chambre et par déférence pour son président, le gouvernement n'ajoute rien, mais il s'associe aux nobles paroles qui viennent d'être prononcées.

Au Sénat.

Au Sénat, le président, M. Loubet, a également adressé le suprême adieu aux victimes:

Un télégramme a apporté à Paris la douloureuse nouvelle du naufrage du paquebot la «Bourgogne». Je crois répondre au sentiment du Sénat en affirmant qu'il s'associe à la douleur des familles françaises ou étrangères dont les membres ont péri dans ce terrible accident.

La prévoyance humaine, les précautions, dictées par la science, et prises de toutes parts, ne peuvent malheureusement éviter de semblables catastrophes.

Si l'on pouvait être consolé dans des circonstances aussi douloureuses, on le serait en constatant que les officiers et l'équipage ont noblement fait leur devoir et trouvé la mort en quittant les derniers le paquebot qui transportait un si grand nombre de passagers.

J'adresse, au nom du Sénat, aux familles des victimes, des officiers et de tout l'équipage, l'expression de notre douloureuse sympathie.

Les témoignages de condoléances russes.

Le président de la république au lendemain de la catastrophe a reçu la visite de l'ambassadeur de Russie à Paris. M. le prince Ouroussow a fait savoir à M. le président de la république, au nom de son gouvernement, qu'il n'avait pas voulu attendre un seul instant pour lui exprimer la grande part qu'on prend en Russie à la douloureuse émotion causée en France par la catastrophe de la «Bourgogne».

Allemagne.

De son côté, l'empereur d'Allemagne dans un télégramme d'Odda (Norvège), où il se trouvait en ce moment sur son yacht le «Hohenzollern», a transmis au président de la république ses sentiments de condoléances pour les familles des malheureuses victimes de la catastrophe.

Italie.

Une dépêche de Rome a annoncé que le comte Tornielli, ambassadeur d'Italie à Paris, avait été chargé au nom du Roi et du gouvernement de présenter à M. Faure leurs condoléances pour le désastre de la «Bourgogne».

L'ambassade des Etats-Unis.

L'ambassadeur des Etats-Unis, absent le 5 juillet, a adressé à son retour à Paris à M. Pereire, directeur de la Compagnie transatlantique, une lettre émue exprimant toute la part que prenait le personnel de l'ambassade au deuil qui frappait la France et l'Amérique. A cette lettre étaient jointes les cartes de tous les membres de l'ambassade.

Au conseil des ministres.

Au conseil des ministres, les ministres du commerce et de la marine ont rendu compte des renseignements qui leur étaient parvenus sur l'abordage de la «Bourgogne».

Le ministre des affaires étrangères a reçu du consul de France à New York la liste des personnes sauvées, et qui comprend 10 passagers de 2e classe, 40 de 3e classe, 38 hommes de l'équipage et 28 du personnel civil.

La presse anglaise.

Les journaux anglais ont commenté tous la catastrophe.

Le «Morning Post» a dit:

Il est évident que les officiers du transatlantique ont fait noblement leur devoir puisqu'un quart environ des passagers ont été sauvés.

Le «Daily Graphic» s'est exprimé dans le même sens.

Le «Times» a dit:

Nous ne pouvons oublier l'admirable conduite des habitants de Molène lors de la catastrophe du «Drummond-Castle» et toutes nos sympathies vont à nos voisins.

Les autres journaux ont exprimé également leurs sympathies pour les familles des victimes et sont généralement d'accord pour déclarer qu'il faut attendre les résultats de l'enquête avant de songer à établir les responsabilités.

Le «Times» ne croit pas à l'affirmation du capitaine angiais qui prétend que la «Bourgogne» marchait à 18 nœuds au moment de la collision.

Ménélik ET SA COUR.

L'ambassade du Négus est à Paris. Elle apporte au président des fauves que le Muséum se charge d'apprivoiser. M. Félix Faure avait cru délicat d'offrir à Ménélik un trône brodé et doré qui avait coûté la bagatelle de cinquante mille francs, mais Sa Majesté noire a refusé de s'asseoir dessus pour n'avoir point l'air de tenir son trône d'une puissance étrangère.

Fort pratique, le successeur du roi Johannès, M. de Léontieff, lui avait remis, de la part du Tsar, un phonographe. Il demanda à M. Rodd, qui venait le voir au nom de la reine Victoria, flanqué de higlanders rouges hauts de six pieds, s'il n'avait pas sur lui un appareil Rœntgen. Longtemps, on lui donna, comme a un petit garçon, des boîtes à musique et des automates.

Il en a assez des joujoux enfantins. Il tient moins au clinquant qu'à l'utile. On sait qu'à l'approche des caravanes, l'Empereur ne dédaigne pas d'aller lui-même en douane pour les taxer de *visu*. Les rayons X lui permettraient de découvrir la fraude.

***

Ces habitudes de "bonne prise", qui sont inhérentes à tout l'Orient, le Négus n'a garde d'y renoncer. Il n'est pas de ceux dont le brûlant soleil et les splendeurs du ciel d'Ethiopie aveuglent l'imagination au point de leur faire oublier l'intérêt de leur maison et de leur empire.

Lion de la tribu de Judas, lieutenant de Dieu, roi des rois d'Ethiopie, il est Abyssin avant tout. Après quoi, si vous voulez, il est Européen ou plutôt Français.

Il n'y a qu'un pays qu'il aime autant que la France, sans l'avoir jamais vu : c'est la Russie. Quand il reçut le représentant de la Reine, il avait eu soin de se couvrir des rubans de la Légion d'honneur et des ordres russes. Ce n'était pas si banal. Il a eu aussi ses raisons pour réserver les places des nouvelles provinces équatoriales à des Français. Autour de lui, des Français encore. M. Ilg est plutôt Français que Suisse et M. Mondon est un vieux Parisien bien connu. Le boulevard a souri quand il a appris la promotion de M. Lagarde, ministre, au titre de duc d'Entoto. Mais savait-il que le souverain noir faisait en ce moment même achever une belle demeure pour y loger l'envoyé de la France qu'il appelle son "ami" ?

Les trois hauts dignitaires qu'il vient de déléguer à Paris, le général Waldié et le général Beraton, notamment, sont enthousiastes du drapeau français. M. Siais, qui est allé au devant de l'ambassade jusqu'à Marseille, est directeur des chemins de fer éthiopiens qui bientôt relieront le Choa et le Harrar à la colonie d'Obok. Toujours des Français !

C'est de bon augure, si enclin que l'on soit à faire bénéficier l'Angleterre et la Belgique des monopoles attribués à M. de Léontieff, ce Russe qui est Français jusqu'au bout des ongles, ayant appris à les aimer en la compagnie du prince Henri d'Orléans.

***

Personne n'est plus cordialement hospitalier que le Négus. Son plus grand plaisir est de recevoir. Il s'essaie à paraître grand, mais il réussit toujours à être aimable. Il a le sentiment du magnifique, et s'il est fin, il est encore meilleur.

La Cour d'Ethiopie a son protocole qui, pour n'avoir pas le caractère servile du Persan ou du Turc, a ses exigences et ses minuties. L'Empereur l'observe, mais sans affectation, et il est presque autant qu'Henri IV ennemi des harangues. Fils naturel du roi du Choa Haïlon et d'une mendiante, il tient à la fois de la race et du peuple. Il sourit largement et souvent, pendant que brillent d'un éclat singulier ses yeux noirs dans un visage noir et marqué de petite vérole qu'encadre une petite barbe courte qui grisonne.

Il porte une chemise de soie tour à tour blanche, rose ou bleue, un pantalon de cotonnade blanche, un *chamma* de coton blanc que recouvre un large burnous noir en satin. Aussi chauve que M. de Bismarck, mais cachant sa calvitie sous un serre-tête de mousseline blanche noué par derrière et qui s'échappe d'un feutre noir à larges bords. C'est ce fameux chapeau de quaker qui déplait tant au comte Gleichen, un des délégués anglais, qui a publié tout récemment une relation pittoresque de la mission à Addis-Ababa. Aux pieds, qui sont d'importance, des souliers Molière ou des chaussettes de soie alternativement.

Quand il sort du Guébi, l'Empereur se fait accompagner de plusieurs milliers de soldats de toutes couleurs.

Il monte un mulet au harnachement riche, aux couleurs éclatantes. Des soldats suivent immédiatement portant le bouclier, le fusil et une chaise. Chaque dimanche il se rend, en grand apparat, à la messe à l'église de la Trinité.

Dans les réceptions, le grand chambellan, un guerrier, un grand chasseur d'éléphants, se tient près de lui. Autour des rois tributaires, des ras, des officier se pressent. Ménélik, vêtu du manteau impériale en velours rouge et brodé d'or, le front ceint de la couronne d'or ou du Saint-Georges d'émail, qui enferme si sévèrement la tête que le liké Mékouas doit le lui ôter lorsqu'il veut parler.

Les familiers de marque sont nombreux dans cet entourage. L'un d'eux, le grosmatch Joseph Négoussié, parle fort couramment le français.

Ménélik est un pur monogame. Son unique femme, l'impératrice Taïtou, plus jeune que lui—il est né en 1845—il l'a ravie par amour à un de ses généraux, le Cagnasmatch Zekargatcho, et il lui est resté pieusement fidèle.

C'est à peine si on la voit quand elle passe rapide, enveloppée de tissus de mousseline à la manière de l'Orient et montée à califourchon sur son mulet. D'abord, elle détesta les Européens, mais l'Empereur l'a réconciliée avec eux. A l'intérieur du palais, elle et ses femmes sont entourées d'un grand luxe où miroitent à la fois les porcelaines de Sèvres, l'orfèvrerie de Toula, les bibles enluminées, les écrins de pierres précieuses, et nombre de bibelots et d'articles de Paris. Là Taïtou a laissé tout voile et on peut observer la matité de son teint clair. Elle n'a qu'une fille qu'elle chérit.

***

Curieux le repas de la Cour dans l'Adéracha, une sorte de hangard décoré qui sert tour à tour aux réceptions et aux festins.

Ménélick mange couché sur un large divan où s'entassent des coussins de soie et qu'entourent ses favoris. Un rideau de gaze le sépare des convives et s'il doit boire, éternuer ou se moucher, ses familiers se hâtent de le couvrir de leurs toges contre les regards indiscrets. Dès que l'empereur a commencé son repas, ses invités sont admis dans l'Adéracha.

C'est là qu'on se délecte, quand il ne vous donne pas la nausée, de ce fameux *brando*, fait de viande de mouton crue, saignante encore, saturée de poivre et de "berberi" et arrosée de tetch, cette boisson bizarre chère aux Abyssins, qui ressemble à du vin de palmier, mais que graduellement, remplacent nos vins et nos bières d'Europe, tandis qu'un troubadour chante les louanges du Négus et que les musiciens soufflent dans les trompettes en bambou, ou que, vers la fin de l'agape, les prêtres font retentir de grands tambours d'argent.

***

Sur ce, ne point abuser jusqu'à croire que l'empereur se complaise plus que de raison à ces représentations quelque peu théâtrales, ni aux succulences de la table, ni aux libations prolongées. Il est la sobriété même, comme tous les Abyssins. Et si l'on a pu dire que l'empire du monde est à ceux qui se lèvent de bonne heure, il y a droit, car il est debout dès l'aube, à trois heures du matin. Après avoir été à la chapelle, il reçoit ses secrétaires, il répond aux lectures importantes, il ne dédaigne pas de recevoir les malheureux qui ont accès autour du Guébi. Ce n'est pas une sinécure que le gouvernement impérial du descendant de Salomon.

L'Opéra Français.

Cette lettre que nous avons reçue dimanche dernier, a été omise involontairement de notre numéro d'hier.

Paris, le 2 juillet 1898.

M. le Rédacteur de l'«Abeille»,

Cher Monsieur,

C'est toujours avec grand plaisir que je m'entretiens avec vous, et que je vous donne des nouvelles de ce que je fais en ce moment pour la formation de la troupe du French Opera. A l'heure actuelle, j'ai déjà une cinquantaine de personnes engagées, les chœurs, le ballet et l'orchestre sont presque au complet. J'ai également plusieurs artistes engagés et j'active les pourparlers que j'ai en ce moment avec ma tête de troupe. Tout va pour le mieux, et comme je vous le disais dans ma précédente lettre j'espère d'ici quelques jours vous envoyer de bonnes nouvelles.

S'il vous est agréable, avisez-en vos lecteurs et dites leur que je fais tout mon possible pour leur amener une troupe hors ligne qui ne le cèdera en rien à celle de la saison précédente. J'ai gardé un trop bon souvenir des marques de sympathies qui m'ont été témoignées pendant la dernière saison pour ne pas être à la hauteur des obligations que j'ai contractées envers les abonnés et habitués de l'Opéra Français—que je tiens à satisfaire et pour cela je ne néglige rien croyez-le bien.

Veuillez agréer, mon cher monsieur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

F. CHARLEY.

AMUSEMENTS.

La fête de charité au bénéfice du second régiment au Jockey Club.

Grand succès, foule immense, élégante, composée de notre haut monde. Cette soirée, qui était une action de noble portée, ayant un but si patriotique, si charitable, a été, hier soir, une réussite complète. Nos plus riches familles créoles ou françaises, notre meilleure société américaine, s'y étaient donné rendez-vous, avaient tenu à y montrer leur grand cœur, leur charité, leur patriotisme. Il va sans dire que l'orchestre de G. Paoletti, qui est de presque toutes les fêtes, brillait là également.

Le comité de réception trié avec soin, se composait de MM. J. N. Huger, président de A. Baldwin, Elmore Dufour, S. V. Fornaris, J. Everett, M. Punio, Weeeler, Branch Miller, Freret, Armand Capdevielle, P. Gelpi, G. Dunbar et autres.

La table de punch était excellemment représentée par Mesdames A. H. Christy Moore, Harris, Walters, Bell Brown, Thompson, McBryde, P. Wood, Flower C. Vater.

La table aux fleurs était présidée par Mlles Madeleine Vienne, Thérèse Chalaron, Fitzpatrick, R. Lanaux, L. Lanaux, Jeanne, R, et Y. Lallande, A. Fernandez, R. Voorhies, C. Cassarel, Gautier, A. Lolliger, A. Bounny, Louise Chalaron.

Les crêmes et les gâteaux étaient offerts aux danseurs, aux oisifs, et aux différents promeneurs, par Mmes Dr. P. E. Archinard, C. J. J. Meyer, Fornaris, Mlles L. Ponsargues, Joubert Ellis, Manadé, M. Raunet, Forstall, Adele Dugué, Mme L. D. D. Archinard.

A une autre table, non moins brillante, non moins achalandée, se tenaient mesdames Elmore Dufour, Fréret, Miltenberger, Mullen, L. Fréret, M. Peters, A. Coleman et A. Peters.

Le résultat ayant été parfait, la réussite pécuniaire a dû être fort belle.

Parc Athlétique.

Plus le public devient difficile et exigeant, plus l'administration du Parc Athlétique redouble d'activité pour le satisfaire. Elle a, d'abord, à sa disposition, un superbe orchestre, celui du capitaine Payen ; puis, d'excellents artistes, tels que Adrienne Ancion et El Zobedie, sans compter Glinsereti et Demonio. Que désirer de plus ?

West End.

Grâce au service des nouveaux cars électriques qui vient d'être inauguré sur la ligne du West End, le mouvement vient d'y être redoublé. La foule s'y porte en masse, alléchée par la rapidité de la marche et le confort dont jouissent les voyageurs pendant la traversée. Et, arrivés là bas, ils trouvent un concert charmant, des exécutants de premier ordre, des acrobates remarquables et d'habiles professeurs d'escrime, Mme Millefiori, par exemple, et le professeur Payotte.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chatedubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes*. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

MOTS DE LA FIN.

Dans un salon :

—Il paraît docteur, que vous gagnez beaucoup d'argent ?

—Mon Dieu, madame, pas autant qu'on pourrait croire....Cependant, mes clients me font vivre....

—Leur rendez-vous la pareille, au moins ?

—Aujourd'hui, je ne me moque pas de vous; j'ai seulement, je ne vous je cache point, une forte envie de rire.

—Ah ! baronne, si vous saviez comme je vous aime !

—Vous pourriez ajouter : " Et comme je serais heureux de vous épouser !"

—Heureux ? Oh ! oui, je le serais !

Comme si elle avait toujours présente à la pensée la réponse que lui avait faite Jacques de Valmont, ce fut exactement celle qu'elle fit à de Migrane :

—Votre raison s'égare, c'est de la folie !

—Eh bien, oui ! s'écria-t-il, je suis fou, vous me rendez fou d'amour.

—Tant pis, monsieur de Migrane ; mais vous soignerez cette espèce d'affection cérébrale, et vous n'aurez pas beaucoup de peine à en guérir.

—Ah ! vous êtes sans pitié ! Mais quel cœur avez-vous donc, si l'amour le plus sincère, le plus dévoué, le plus grand ne parvient pas à l'émouvoir ?

—C'est que cet amour est le vôtre, monsieur de Migrane, et qu'il n'a point ce qu'il faut pour que mon cœur s'ouvre et cède à ses caressantes sollicitations.

—Vous maniez admirablement la raillerie.

—Comme vous les paroles de saine morale ; allons, puisque vous paraissez le vouloir, parlons sérieusement. Je reprends mes paroles de tout à l'heure et je répète : le mariage est une communauté à deux, où une affection réciproque est rigoureusement nécessaire. Vous m'aimez, dites-vous, mais vous n'en êtes pas bien sûr, et je suis loin d'en être convaincue, ce qui fait que mon cœur ne s'émeut point et reste de marbre. Enfin, j'admets que vous m'aimiez réellement, moi, monsieur de Migrane, je ne vous aime pas.

Il se mordit fortement les lèvres.

—Vous n'avez pas besoin de me le dire, répliqua-t-il, je le vois assez.

—Voyons, mon cher, pourquoi vous aimerai-je ? Et vous-même, pourquoi m'aimeriez-vous ?

—N'avez-vous pas tout ce qu'il faut pour plaire, n'êtes-vous pas adorable ?

—Des mots, de Migrane, des mots !.... Dites plutôt que ce qui vous plaît en moi, c'est la fortune que vous me croyez avoir et qu'il vous serait agréable de partager.

De nouveau il se mordit les lèvres.

—Eh bien ! poursuivit la jeune femme, si ce peut être pour vous une consolation, sachez que je suis loin d'être aussi riche que vous pouvez le supposer.

—Je n'ai pas un instant pensé à votre fortune, prononça-t-il sourdement.

Mme de Gassie eut un sourire d'incrédulité et reprit :

—Vous vous êtes dit sans doute : "Cette petite baronne de Gassie a maintenant assez de son long veuvage, elle doit avoir le désir d'en être consolée et il me plairait assez de jouer auprès d'elle le rôle de consolateur." Mais, monsieur de Migrane, mon chagrin n'a jamais été tel que je n'aie pu le supporter. Il faudrait bien des choses pour me décider à me remarier ; d'abord que mon cœur fût sérieusement pris par l'amour et que j'eusse la certitude absolue d'être aimée autant que j'aimerais.

—Vous ne voulez pas aimer, vous n'aimerez jamais !

—Je ne dis pas cela, je n'en sais rien. Mais je vous le déclare franchement, vous n'êtes pas celui que je pourrais aimer.

—Pourtant il me semble que sans fatuité....

—Oh ! sans fatuité ! Enfin ! .... Oui, vous n'avez que trente-cinq ans et n'êtes point mal tourné ; vous avez une certaine instruction, assez d'usage du monde, de l'élégance, la parole facile, et vous ne manquez certes pas d'intelligence.

—Merci baronne, à votre tour vous me faites des compliments et je ne m'en offusque point.

—Quant à vos qualités morales .... l'homme n'est pas parfait. Quelles garanties de bonheur pourriez-vous offrir à la femme qui consentirait à vous épouser ?

—Mais....

—Aucune, de Migrane, aucune.

—Vous êtes dure.

—Peut-être, mais juste. Si, se laissant entraîner, où en serait celle qui répondrait à vos caressantes sollicitations ? D'abord, il faudrait qu'elle eût une assez grande fortune afin de pouvoir payer vos dettes, et comme vous êtes joueur et que vous avez plus la passion du jeu que celle de la femme, vous ne cesseriez pas de jouer....

—Rien ne le prouve.

—Qui a joué jouera, de Migrane ; fatalement vous délaisseriez votre femme pour les tapis verts, vous feriez de nouvelles dettes et constamment vous mettriez votre compagne en demeure de les payer, jusqu'au jour, si elle se laissait faire, où vous l'auriez complètement ruinée. Voilà, convenez-en, une perspective peu attrayante.

De Migrane avait sur les lèvres un sourire forcé.

—Vous avez une manière de voir les choses....balbutia-t-il.

—Je les vois telles qu'elles sont, répliqua la jeune femme ; et voilà le bonheur que vous veniez m'offrir, voilà la délicieuse existence que vous auriez l'intention de me faire ! Mais serais-je même une veuve inconsolée, je préférerais mille fois mieux rester comme je suis. Je n'ai de fierté que ce que je dois en avoir et je ne suis pas d'une vanité excessive, cependant, croyez-vous que je changerais mon nom, qui est le nom d'un véritable gentilhomme, pour un autre qui ne le vaudrait pas, par exemple pour celui de Migrane, qui est le nom de la petite ville où vous êtes né ?

De Migrane, dont le vrai nom était Vautier, se sentit profondément blessé, et il ne put réprimer un mouvement de colère ; cependant il eut la force de se contenir, et c'est d'une voix creuse et avec une nuance d'ironie qu'il répliqua :

—Madame de Gassie, qui tient tant à son titre de baronne, le changerait peut-être volontiers pour celui de comtesse.

La jeune femme ne put s'empêcher de tressaillir.

—Que voulez-vous dire ? riposta-t-elle avec hauteur.

—Je veux dire que le comte Jacques de Valmont, que je vous ai présenté et qui est un des assidus de votre salon, est aussi un véritable gentilhomme, d'une maison plus ancienne et d'un rang plus élevé que défunt le baron de Gassie.

La jeune femme frémit.

—Ne parlez pas de M. de Valmont, je vous le défends ! s'écria-t-elle d'une voix frémissante.

C'était sans aucune intention que de Migrane avait fait allusion au titre de comtesse et parlé du comte Jacques, car jusqu'alors, il n'avait pu soupçonner ce qui se passait dans le cœur de la belle veuve. Mais celle-ci, par sa pâleur, le brusque changement de sa physionomie et le feu de ses paroles, s'était trahie.

—Elle aime Jacques de Valmont, se dit de Migrane.

Il n'eut pas l'air d'avoir compris, deviné.

—En effet, baronne, dit-il, vous avez raison ; je n'ai pas à parler de M. de Valmont.

Puis, après une pause :

—Que vous le croyez ou non, je vous aime et....

—Assez, de Migrane, assez ! l'interrompit-elle avec un geste impérieux.

—Je ne continue pas, dit-il d'un ton affligé.

Il soupira et poursuivit :

—Il ne me reste plus qu'à essayer de me guérir de mon amour sans espoir. Mais pour ne pas alimenter le feu de cette passion qui me dévore et ne pas me condamner à souffrir éternellement, je devrai cesser complètement de vous voir.

—Mon cher, fit elle, moqueuse, pour un jeu de comédien, c'est parfait.

—Vous ne croyez à rien.

—Si, je crois à quelque chose, mais pas à votre amour.

—Donc, reprit-il, avec un regard en-dessous, pour ne pas imiter le papillon qui vient se brûler les ailes à la flamme d'une bougie, je cesserai de vous voir, nos relations d'associés seront rompues et vous n'aurez plus à compter sur moi pour vous créer de nouvelles connaissances.

—Alors, rupture complète ?

—C'est vous qui le voulez.

—Soit ; du reste, j'allais précisément vous dire que renonçant définitivement à m'occuper de l'avenir de telles ou telles jeunes filles, si intéressantes qu'elles soient, vos services me devenaient inutiles.

—Cette fois, dit-il, j'ai mon congé sous toutes les formes.

Et il se mit à rire ; mais il avait le rictus grimaçant et il riait jaune.

La jeune femme s'était levée pour lui faire comprendre que la visite s'était suffisamment prolongée et qu'il pouvait se retirer.

A ce moment, après avoir frappé, la femme de chambre ouvrit la porte et annonça M. et Mlle Gresham.

D'un seul mouvement, de Migrane se dressa debout. Il paraissait fort inquiet.

—Hein ! fit-il, Gresham ? Est-ce le gros banquier de Londres ?

—C'est lui, en effet ; est-ce que vous le connaissez ?

(*A continuer*).

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.